

Histoires juives

La cousine d'Amérique

« Comment nous avons fêté le shabbat, dans ces années heureuses ? »

Pensive, la cousine d'Amérique répéta la question qui, pendant longtemps, n'avait pas cessé d'obséder Jana. Sans s'en rendre compte, elle posa la grande cuillère en bois avec laquelle elle avait remué les ingrédients de son gâteau, et la pâte coula sur la table. Le mixeur de la mère de Jana trônait dans son coin, inutilisé. « Je ne veux pas de ces trucs modernes » avait dit Anna.

« C'est vrai que vous étiez toujours heureux, à cette époque ? »

La veille, lorsque sa cousine et son mari étaient arrivés de l'aéroport, Jana n'avait pas eu l'occasion de parler avec eux. Toute leur conversation avait été réduite à ces quelques civilités que ses parents attendaient d'elle. C'étaient les éternels : « As-tu dit bonjour ? » « As-tu donné la main ? » « Donne un bisou à ta cousine. » Comme si elle n'était pas assez grande pour savoir être polie.

Mais cet après-midi, lorsqu'elle était rentrée de l'école, Jana s'était trouvée seule avec sa cousine. Et elle pouvait enfin poser toutes ces questions à qui ses parents n'avaient jamais voulu répondre.

« Tu sais », répondit Anna, « peut-être qu'on n'était pas tout le temps heureux. On s'est certainement aussi querellés, nous, les enfants. Et quand nos parents nous ont dit, quoi faire, nous n'étions pas toujours contents. Mais... » Elle hésita. « Comment te dire ? Je pense que notre monde était intact. Oui, tout simplement intact. On pensait que la vie serait toujours comme ça. Éternellement. Nous faisons des plans pour notre avenir, et nous y avons cru. »

« Tu étais encore un enfant ? »

« Oui. J'avais ton âge, à peu près. En fait, quel âge as-tu maintenant, Janale ? »

En yiddish, la syllabe « le » à la fin d'un nom signifiait quelque chose comme « mon petit ». Janale, « ma petite Jana », sonnait alors comme une douce caresse.

« Treize ans. »

Anna hocha la tête. « Oui, c'est ça, à peu près. J'avais ton âge. »

Pendant un moment, elle resta debout, les yeux baissés, sans dire un mot. Jana se demanda si elle était juste fatiguée – selon son expérience, les personnes âgées étaient souvent fatiguées – ou si elle était triste. Elle avait envie de lui poser son bras sur les épaules, mais elle n'osait pas. Cette femme lui parut infiniment vieille. Elle savait qu'elle était même un peu plus jeune que son père, mais si elle regardait ses yeux...

Étonnée, Jana se rendit compte pour la première fois qu'elle ne savait strictement rien de la vie de cette cousine. En fait, c'était même pas sa cousine, mais celle de son père. Elle n'était donc que sa grand-cousine. Mais ça ne changeait rien.

Ses parents lui avaient dit qu'Anna avait survécu à Auschwitz, comme Josef, son père. Avant la guerre, elle avait vécu au sud de la Pologne. Probablement dans le même village que tout le reste de la famille. Mais c'était tout. Ses informations sur sa cousine s'arrêtaient là. Après la libération des camps, elle avait émigré en Amérique tandis que Josef et sa femme étaient restés en Allemagne pour, un jour, donner naissance à un fils. Et, quatre ans plus tard, à Jana.

Lorsque Anna releva la tête, un petit sourire se dessina sur ses lèvres.

« Tu veux que je te fasse un chocolat chaud, ma Janale ? »

Impatiente, la fille secoua la tête. Tout ce qu'elle voulait, c'était enfin apprendre quelque chose sur la jeunesse de son père. De l'époque, avant que tout soit arrivé...

« Le shabbat, oui, le shabbat. C'était le jour le plus beau de la semaine. »

« En vérité, le shabbat commence déjà le vendredi soir, n'est-ce pas ? »

« Oui, ma chérie, pour les juifs, les jours commencent toujours au moment où le soleil se couche. Ça ne compte pas seulement pour le shabbat. C'est tous les jours comme ça. J'imagine que tu as appris cette règle dans tes classes de religion. »

Jana acquiesça. « Et après, qu'est-ce que vous faisiez ? »

« Pour nous, le shabbat démarrait déjà tôt dans l'après-midi. Ou, plus exactement, les préparations. Nous, les enfants, on n'avait qu'une seule tâche : nous laver. Mais pas juste un peu, superficiellement. Tout devait être profondément propre. Nos mères, pour savoir si on était sage, ont même examiné nos oreilles. »

Elle rigola, mais rapidement, elle redevint sérieuse.

« Les enfants plus grands ont lavé les petits. Parce que nos mères étaient occupées à préparer le festin du soir. Mon oncle, le père de ton papa, il a toujours dit qu'il fallait être propre pour accueillir le shabbat dignement. Toutefois... » Sa voix se fit plus basse. « Toutefois », répéta-t-elle, « aujourd'hui, je sais que la préparation de notre corps était surtout un temps de méditation. Une préparation spirituelle. Une sorte de recueillement. De réflexion, aussi, pendant laquelle la semaine passée se déroulait devant nos yeux. »

D'un air étonné, elle regarda la tache de pâte sur la table. Puis, elle haussa les épaules et s'assit sur une des chaises.

« Ce qui ne nous empêchait pas de nous amuser tout l'après-midi. Parce que c'était ça le plus beau : nous n'étions pas seuls. Tous les enfants de la famille étaient ensemble. Tous les frères et sœurs et cousins et cousines... En général, on se rassemblait tous chez la *mame* de ton papa. »

Fascinée, la bouche légèrement ouverte, Jana avait suivi le récit de sa cousine. Mais lorsque sa cousine avait évoqué l'image de sa grand-mère, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas la moindre idée de son apparence. « Elle était comment, ma grand-mère ? »

« La *mame* ? Nous l'avons tous appelée *mame*, bien que, pour mes frères et moi, ce n'était qu'une tante. Elle était très belle. Elle avait de grands yeux bleus, tout comme toi, ma petite Jana. En fait, tu lui ressembles un peu. Elle était toujours très douce, et elle avait toujours une sucrerie et un mot gentil pour nous, les enfants. Elle n'était pas très grande, et au cours des années et après avoir mis au monde onze enfants, elle avait pris un peu de poids. Mais ça lui allait très bien. »

« Onze enfants ? »

« Oui. Tu ne savais pas que ton papa était le cadet de onze enfants ? Il avait neuf frères et une sœur. Hélas... » Anna leva les yeux vers le plafond. « Hélas », reprit-elle, « plusieurs étaient morts pendant la guerre. Qu'ils reposent en paix. »

Une petite larme coula sur sa joue. Elle l'enleva par un geste impatient, comme si elle s'en voulait pour pleurer encore, après tant d'années. Tout à coup, son visage fut transformé par un sourire.

Jana baissa la tête. Non, son père ne lui avait jamais parlé de ses frères qui étaient morts.

« Pendant que les enfants se sont lavés et ont joué à la préparation du shabbat – parce que pour nous, c'était plutôt un jeu – les femmes étaient toutes à la cuisine. Toutes ensemble, bien entendu. Ce n'était pas comme aujourd'hui, où chacune fait sa petite soupe toute seule chez elle. Non, tout le monde apportait ses ingrédients chez la *mame*. Et quand nous nous sommes glissés dans le corridor devant la cuisine, nous les avons entendues rire. Je crois que, pour elles aussi, c'était une espèce de jeu. »

« Elles faisaient à manger toutes dans la même cuisine ? Super ! Ma mère flippe déjà si une seule personne se pointe pendant qu'elle prépare le dîner. »

« Tu sais, Jana, si on parle des années heureuses, ça signifie qu'on s'y sentait bien. Si une femme était triste, il y avait toujours une autre pour la consoler, immédiatement. Et si elle était souffrante, une sœur ou une cousine s'occupait de ses enfants et de la nourriture de son mari. Comme ça, la malade pouvait se reposer sans se faire des soucis. »

« Une fois, quand ma mère était malade, Angela nous a tous invités à manger, mon frère, mon père et moi. »

« Angela ? »

« Oui, Angela. C'est la femme de mon oncle Fritz, tu sais de qui je parle, du frère

de maman. »

Anna hocha la tête.

« Tu vois un peu ce que je veux dire, Janale ? C'était très gentil de la part d'Angela de vous inviter à manger. Mais chez nous, personne n'avait besoin de prononcer une invitation. C'était tout normal. Personne n'avait besoin de dire quelque chose. Si quelqu'un était triste ou malade, les autres étaient là pour lui et sa famille. Dès qu'ils savaient qu'un membre de leur famille avait besoin d'aide, ils étaient devant sa porte, tout de suite. Sans être demandés. »

Jana prit une gorgée du chocolat chaud que sa cousine avait mis devant elle, sans interrompre leur conversation.

« Et ceux qui n'avaient pas de famille ? Ou est-ce que ça n'existait pas ? »

« Ceux qui n'avaient pas de famille ? » répéta Anna. « Oui, bien sûr, il y en avait aussi. Mais pour eux, c'était pareil. Le shabbat, ils se sont joints à leurs voisins comme s'ils étaient de la famille. Et s'ils avaient un problème, les autres les ont aidés, comme s'ils étaient leurs frères ou sœurs. »

Après un moment de silence, Jana se leva et se mit debout devant la fenêtre, le dos tourné à sa cousine. Elle ne voulait pas montrer qu'elle se sentait perturbée.

« Pourquoi c'est pas comme ça chez nous ? » murmura-t-elle d'une voix si basse que sa cousine pouvait à peine l'entendre. « Ici, ils font déjà un cirque quand ils invitent une seule personne. Et si Fritz vient avec Angela et ma cousine, à trois personnes, c'est tout un drame. »

Anna s'était levé aussi. Elle s'approcha de Jana et posa sa main sur son épaule.

« Oui, je sais », prononça-t-elle, parlant presque aussi bas que sa cousine. « Aujourd'hui, quand on invite quelqu'un, on a besoin de briller. De se montrer de son meilleur côté et de ne servir que des délices. C'est très beau, bien sûr, mais aussi très cher. C'est pourquoi on ne peut pas se le payer très souvent. L'invitation et manger ensemble, ça devient un luxe. »

Ses yeux erraient sur les immeubles impersonnels en face qui bloquaient la vue du ciel.

« Chez nous », poursuivit-elle, « c'était différent. Les invités ont mangé la même chose que la famille. C'est-à-dire, ce n'étaient même pas des invités. Si quelqu'un avait envie de manger chez l'autre, il est venu et s'est mis à table. Avec les autres. »

Elle se secoua comme si elle voulait chasser une image qui la hantait.

« On ne mangeait peut-être pas des délicatesses rares, mais c'était bon, et il y avait toujours assez pour tout le monde. »

Brusquement, Jana se retourna et se rassit à la table.

« Et les hommes ? Qu'est-ce qu'ils ont fait pendant que les femmes faisaient la cuisine ? »

Le sourire réapparut sur le visage d'Anna.

« Les hommes étaient à la *shule*. La synagogue. »

Jana éclata de rire.

« *Shule*, c'est yiddish pour synagogue ? C'est rigolo. En allemand, nous disons *Schule*, ça veut dire "école". C'est presque le même mot. Mais une école n'est pas une synagogue où on va pour prier. »

Anna, toujours debout, lui caressa la tête. Elle était charmée par l'envie de savoir de sa petite cousine. Si les souffrances dans le camp de concentration ne l'avaient pas privée de la possibilité d'avoir des enfants, elle aurait voulu avoir une fille comme elle.

« Tu as raison, *shule* et *Schule*, ce sont les mêmes expressions. Le yiddish est une langue qui est très proche de l'allemand. Mais à l'époque, la synagogue n'était pas seulement un endroit pour prier. Les hommes y sont allés pour apprendre, comme dans une école. »

« Et qu'est-ce qu'ils ont appris ? »

« L'histoire de leur peuple et la volonté de Dieu. Ils ont étudié la Thora et les livres saints, comme le Pentateuque et les Haftarot, les paroles des prophètes. Puis, ils ont

discuté de ce qu'ils ont lu. Il y avait le rabbin, un homme érudit, qui les a aidés à réfléchir. Mais ils n'avaient pas le droit de juste croire ce qu'il disait ou apprendre ses mots par cœur. Il les a obligés de penser par eux-mêmes. »

« Et si leurs pensées étaient différentes de ce que disait le rabbin ? »

La femme se servit une tasse de chocolat chaud et remplit celle de Jana.

« C'était pas grave », répondit-elle ensuite. « Le principal était que les hommes pouvaient soutenir leur opinion par des arguments logiques. Ce que tu penses, ce n'est pas important – tant que tu sais, pourquoi tu le penses, et que tu es capable de suivre tes idées jusqu'à la dernière conséquence. »

Jana entoura sa tasse de ses mains, comme si elle avait besoin de les réchauffer.

« Ça, je ne l'ai encore jamais entendu », fit-elle, songeuse.

Anna hocha la tête.

« C'est ça la vraie base du judaïsme. La liberté de la pensée – mais en même temps, l'exigence que la pensée soit logique. Un vrai juif ne donne jamais son opinion avant de l'avoir analysée de tous les côtés. »

Pendant un moment, Jana était plongée dans ses réflexions. Oui, son père était comme ça. Si on lui demandait son avis, il ne répondait jamais avant d'avoir considéré tous les aspects.

« Mon père était à la *shule* lui aussi ? »

« Bien sûr, comme tous les hommes. »

Anna avait repris sa pâte et recommencé à la remuer. « Je fais un gâteau pour vous », expliqua-t-elle. « Un gâteau comme ton papa l'a connu à l'époque. Il n'est peut-être pas aussi bon que les gâteaux de la *mame* », ajouta-t-elle, et de nouveau, son visage paraissait très vieux. « Mais Josef se souviendra. Il lui rappellera ces bonnes années. »

« Pourquoi les femmes n'allaient pas à la *shule* ? » demanda Jana après quelques minutes passées à observer les mains de sa cousine. « Je trouve que c'était pas juste. Pendant que les hommes ont discuté, les femmes étaient obligées de travailler à la cuisine. »

Anna éclata de rire.

« Mais non, les femmes n'ont pas travaillé. Elles se sont fait plaisir. Cuisiner ensemble, c'était la joie pure. Et je crois », continua-t-elle après quelques tours de sa cuillère en bois, « c'est la raison pour laquelle leurs plats étaient si bons. Elles ont utilisé des ingrédients que je n'ai jamais plus trouvés, après cette époque. »

« Lesquels ? »

La fille scruta la mine de sa cousine. Tout à coup, elle lui semblait beaucoup plus jeune. Presque aussi jeune que dans les années heureuses. Comme si ses traits avaient été récupérés par la jeune fille innocente qu'elle était avant la guerre.

Anna ne répondit pas. De nouveau, une larme coula sur sa joue, suivie par une autre et encore une autre. Cette fois-ci, Jana n'hésita pas de la prendre dans ses bras. Elle n'aurait pas pu dire, pourquoi, mais aussi ses yeux se remplirent de larmes. Soudain, sans pouvoir se l'expliquer, elle avait le sentiment d'avoir perdu quelque chose. Quelque chose qu'elle n'avait jamais connu. Mais qui lui manquait affreusement.

« Lesquels ? » répéta-t-elle.

Sa cousine s'essuya les larmes avec le dos de ses mains pleines de pâte de gâteau. Puis, elle sourit.

« L'amitié, Jana, l'amitié, la joie et l'amour. Et le plaisir d'être vivant. »